

nit Poeta, unum tactum Naturæ totum orbem facit consanguineum, (3) et hominis Natura est bibere (4).

"Viri illustres, alterum est sentimentum equaliter universale: terra communis super quam septentrionales et meridionales eadem enthusiasmâ convenire possunt: est necesse quod id nominarem? ad pulchrum sexum devotio!"

"Amor regit palatium, castra, lucum. Dubito sub quo capite vestram jucundam civitatem numerare debeam factum? non Regem! Castra? non milites! lucum? non ullam arborem habetis! Tamen Cupido vos dominat haud aliter quam alios, —et virginum Islandarum pulchritudo, per omnes regiones cognita est."

"Bibamus salutem earum, et confusionem ad omnes bacularios: speramus quod eæ caræ et benedictæ creaturæ invenient tot maritos quot velint,—quod geminos quot tanis habeant, et quod earum filie, maternum exemplum sequentes, gentem Islandicam perpetuent in sæcula seculorum."

Il paraîtrait que Lord Dufferin a fait l'acquisition de tous les ouvrages canadiens qu'il a pu trouver à Québec.

Mon cher poète. Vous pouvez faire ce que vous voudrez de ma lettre.

Sillery—près Québec, 16 sept., 1872.

J. M. L.

Note au bas du chapitre.—"As the happiness of these quotations seemed to produce a very pleasing effect on my authors, I subjoin a translation of them for the benefit of the unlearned."

(1) Comes home to men's business and bosoms.—*Paterfamilias, Times.*

(2) "A long pull, a strong pull, and a pull altogether."—*Nelson at the Nile.*

(3) "One touch of nature make the whole-world kin."—*Jeremy Bentham.*

(4) Apothegm by the late Lord Mountcoffehouse.

(5) "Love rules the court, the camp, the grove."—*Venerable Bede.*

A MA JEUNE AMIE LÉLIE D.....

Eclaircissez les jours de la vie, ils ne seront plus
ce qu'ils sont.—(*Chateaubriand.*)

Pourquoi me demander si de la poésie
Mon âme sait encore retrouver les accents?
Dans les parts d'ici-bas, celle que j'ai choisie
N'a pas de tout bonheur écarté mes instants.

Pour moi, la poésie est le rêve qui passe;
Un penser fugitif, un mouvement d'espoir;
C'est un moment d'arrêt au labeur qui me lasse;
Un sourire aux objets qu'on ne doit plus revoir.

C'est quand je reste seul à suivre mes pensées,
Le souvenir confus de tous ceux que j'aimais;
C'est un retour distrait vers les heures passées
Ce fantôme qui marche et ne pose jamais.

C'est, aux heures du soir, la riante chimère
Qui me ramène aux temps, pour toujours effacés,
Où je pouvais, enfant, embrasser une mère.....
Elle dort à cette heure au champ des trepassés!

C'est dans ma pauvreté, le plaisir d'être retiré
En offrant un sourire à l'humble délaissé:
Et de montrer à tous un visage facile,
Mais à ceux-là surtout dont le cœur est blessé.

Ma poésie est-là, sous mon toit sans richesse,
Où, seule, l'amitié fait entendre sa voix.
Ah! plutôt qu'échanger contre l'or la tendresse
Je veux demeurer pauvre et poète à la fois!

D'autres ont vu, c'est vrai, s'envoler avant l'âge
Au contact du présent leurs rêves d'avenir
Si leur front a ployé sous les coups de l'orage
C'est qu'ils ont du passé perdu le souvenir.

Quand parfois des revers, la main sur nous s'arrête
Et livre nos projets au vent de la douleur,
Le secret d'être heureux, c'est de rester poète.....
Le souvenir!.... voilà le poème du cœur.

Septembre 1872.

LORD ELGIN ET LORD DUFFERIN.

Il me souvient, bien que je fusse alors très-jeune d'avoir assisté à l'inauguration de l'Université-Laval et à la première collation des premiers diplômés qui y furent donnés; c'était je pense en 1852, Lord Elgin alors gouverneur-général du Canada qui présidait cette imposante cérémonie y fit un discours en langue française, dans lequel entre autre chose il disait ceci, "réunissons-nous donc tous catholiques et protestants pour promouvoir la belle et grande cause de l'éducation;" cette phrase m'avait frappé à cause de la difficulté relative que présente la prononciation du commencement à celui qui parle un idiome étranger.

Quelle auguste et noble figure que celle de lord Elgin, quels beaux souvenirs il a laissés en Canada, spécialement parmi la population canadienne! Comme il aimait lui aussi à constater l'état de l'éducation dans la Province, à visiter les établissements enseignants depuis l'antique séminaire de Québec jusqu'aux classes élémentaires des frères de la doctrine chrétienne.

La population respectueuse se découvrait avec empressement sur son passage, dans les rues de Québec, où il se promenait presque toujours à pied; nous autres, petits écoliers qui ne pouvions apprécier ses mérites, nous lui donnions, instinctivement pour ainsi dire, cette marque de respect, à laquelle il ne manquait jamais de répondre par un salut gracieux.

Aussi quels regrets il nous laissa parmi nous, quand le gouvernement anglais le rappela pour lui confier les missions diplomatiques les plus importantes.

Lord Elgin est mort aux Indes, au service de son pays, justifiant ainsi l'allégorie de ses armes qui représentent deux de ses ayeux supportant la couronne britannique, autant qu'il m'en souvient, car j'écris de mémoire, avec cette devise: *Fuimus*, "nous avons été," expression d'un regret fier mais résigné pour le passé glorieux de son antique famille; on sait en effet que lord Elgin descendait des anciens rois d'Ecosse.

Je passe avec joie les souvenirs plus ou moins agréables que nous ont laissés les successeurs de lord Elgin pour arriver au noble lord qui, dans quelques mois s'est acquis une immense

popularité et qui fait en ce moment les délices de la haute société québécoise.

Comme son illustre prédécesseur dont je viens de parler, et en sa qualité de littérateur distingué, il aime l'éducation et s'intéresse à son avancement et à ses progrès, c'est pourquoi il a voulu tout voir par lui-même; il a visité toutes les maisons d'éducation, depuis la grande Université-Laval jusqu'à la modeste école des frères à St. Roch; et non-seulement les établissements d'éducation, mais encore les institutions de bienfaisance et de charité reçoivent de sa part une visite et une attention toute spéciale.

Sa belle et noble épouse, la comtesse Dufferin l'accompagne partout, et fait entendre sa voix mélodieuse pour demander, dans l'accent français le plus pur, un grand congé pour les élèves. Aussi distinguée qu'élégante, elle joint à ces qualités celle d'être sans prétention, et d'être exempte de cette morgue britannique qui souvent est le propre de ceux qui possèdent des grands noms.

Lord Dufferin est riche, très-riche même, mais il dépense royalement sa royale fortune, la *bienfaisance et le plaisir*, c'est-à-dire des largesses et des bienfaits répandus à profusion, une succession non interrompue de diners, de bals, de *at home* et de réceptions particulières, tel est l'emploi des grands revenus qu'il possède, et dont il est bien digne de jouir.

Un heureux hasard m'a fait tomber sous les yeux la mention élogieuse faite, en 1859, dans un journal français par un critique distingué, M. Léon de Wailly, de l'ouvrage publié par lord Dufferin à cette époque.

Voici comment s'exprime M. de Wailly:

Parmi les livres plus sérieux citons d'abord les lettres écrites des régions polaires par lord Dufferin et traduites de l'anglais par F. de Lanoye. Quand je dis sérieux, entendons-nous, ces lettres sont agréablement et même gaîment écrites, et tel qu'on peut les attendre d'un homme d'esprit et d'un homme de bonne compagnie, mais le fond en est sérieux et vous pensez bien que ce n'est pas uniquement pour son plaisir qu'on va au Spitzberg.

Si le voyage de lord Dufferin est illustre ne vous attendez donc pas à des vignettes de pur agrément, l'illustration n'a rien de futile, elle sert à élucider le texte, à lui donner en quelque sorte la main pour l'aider à franchir les endroits obscurs et difficiles."

S'il reste encore des exemplaires de cette traduction, quelque libraire devrait se les procurer, il serait certain de les écouler promptement, tant à cause de l'intérêt que doit offrir cet ouvrage qu'à cause de l'affection et de la sympathie qui entourent l'illustre auteur.

Québec, 20 septembre 1872.

B.

NECROLOGIE.

LA COMTESSE DASH.

La comtesse Dash est morte à Paris, le 9 septembre. Depuis longtemps ce triste événement était prévu, et c'est miracle que la science ait pu prolonger sa vie pendant une période aussi longue.

Mme la comtesse Dash n'était autre que la marquise douairière Poloir de Saint-Mars. Un rhumatisme goutteux la retenait au lit depuis le 25 juin, mais bientôt la maladie s'aggrava à un tel point, qu'on désespéra de la sauver. Sa nièce, Mlle Mathilde de Cisterne, assistée de quelques amis, ne la quitta point pendant ses longues souffrances, et Mme la comtesse Dash, avec la résignation la plus chrétienne, vit arriver la mort.

La paralysie s'empara du cerveau, et elle rendit le dernier soupir.

C'était une des figures les plus originales et les plus sympathiques de ce siècle. Ce n'était pas une femme de lettres dans la vulgaire acception du mot; c'était une grande dame, une femme du monde, qui prenait la plume comme d'autres ont pris l'aiguille ou le pinceau après de grands revers de fortune; et il se trouve que cette femme de salon, n'ayant jamais songé qu'aux choses mondaines et élégantes de sa vie, avait tout à coup autant d'esprit, d'imagination et de style que les écrivains de profession. Cela est fait pour dérouter les théories de certaines personnes qui se figurent qu'il faut être bohème et avoir vécu dans un grenier pour cultiver les belles lettres avec succès.

Il faut convenir, toutefois, que ces exemples sont rares, et nous n'avons encore ici que quelques grandes dames que l'on puisse qualifier d'écrivains remarquables; à leur tête, Mme de Sévigné, Mme de Staël, la comtesse d'Orléans et la comtesse Dash.

Nous parlions plus haut des revers de fortune qui obligèrent Mme la comtesse Dash, ou plutôt Mme de Saint-Mars, à se créer une ressource. Le sujet est ici fort délicat et si Mme Dash relève de notre jugement comme écrivain, il n'en est pas de même de la femme privée, et il n'y a lieu d'attendre que d'elle-même l'histoire de sa vie.

Il y aurait un chapitre fort curieux à écrire sur les faits qui amenèrent le choix d'un pseudonyme ou, pour mieux dire, du nom de guerre de la comtesse. Plusieurs personnes de sa famille y tenaient absolument, mais lequel choisir?

Elle allait beaucoup alors dans les salons de la princesse Koltzow Massolky (comtesse d'Orléans d'Istria), où se trouvaient à presque toutes les réunions Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, etc., etc.

Un soir, Mme de Saint-Mars voulut à tout prix recevoir le baptême qu'on lui avait promis. On hésitait entre plusieurs noms, lorsque la princesse Koltzow dit tout à coup:

—Eh bien! que mon chien favori vous serve de parrain; il s'appelle Dash: appelez-vous comtesse Dash!

Et cela fut fait ainsi, et jamais ce pseudonyme ne fut changé.

UNE TRISTE HISTOIRE.

On lit dans un journal français:

À Paris, le 8, un convoi emportait sur le boulevard des Batignolles trois cercueils drapés de blanc que suivait une foule émue. Au moment où le cortège passait devant nous, nous avons entendu la voix d'une dame âgée, disant à un de nos voisins, avec un sanglot, cette simple phrase qui nous a péniblement impressionné:

—Tous les trois en un jour!

Nous avons voulu savoir, et voici la triste épopée qui nous a été racontée:

Ils étaient jeunes, ils étaient beaux, ils étaient pleins d'avenir, et il y avait à leurs côtés une sainte femme de mère dont

leurs sourires illuminaient le cœur, qui vivait de leurs joies, qui s'effrayait de leurs tristesses, qui n'avait d'autre existence que de les sentir contents.

Pauvres frères Robert! Pauvre veuve à l'âme brisée!

Il y a quelques jours, insouciant et faisant chanter leur âme aux caresses de la brise du soir, ils revenaient de Containville avec leur mère, après une journée tout entière consacrée aux plaisirs d'une intimité pleine de charmes, et la veuve, les yeux humides de cette tendresse qui agite le cœur de toutes les mères, promenait son regard de l'un à l'autre, ayant pour chacun une bonne parole, un de ces mots suaves qui résonnent toujours comme une musique enchanteresse à l'oreille de l'enfant. Et la nuit descendait, et le bruit adouci de la lame venait mourir sur la plage, et les vagues sons du jour s'éteignaient lentement dans le calme solennel si cher en face de l'immensité.

Le groupe marchait en silence sur les galets; la mère, doucement appuyée sur le bras d'un de ses fils, laissait aller son esprit à ces rêves délicieux qu'amène le bonheur, et sa bouche souriait appelait les lèvres de ses chers amis.

L'air était si doux, le miroir de la mer si tentant qu'un des jeunes gens ne put résister au désir de se baigner un instant avant de rentrer au chalet. Un frisson subit parcourut tout le corps de la mère: un pressentiment venait de traverser son esprit.

—Oh! non, je ne veux pas, dit-elle: et sa voix tremblait.

Mais l'aîné de ses fils, presque un homme, celui-là, il avait vingt ans, la plaisance si gaîment sur sa folle terreur qu'elle n'osa plus résister à la prière de l'enfant. Les deux autres, du reste, étaient là qui velléaient sur lui. Et les trois jeunes frères, sous ses yeux, se jetèrent gaîment au-devant de la vague et bientôt on n'entendit plus que les éclats de leurs rires sonores et ces mille cris joyeux de la jeunesse et de la folie se livrant à tous les amusements de cet âge heureux.

Puis plus rien. Et l'oreille de la malheureuse femme était tendue, déjà une larme perlait à sa paupière et sa poitrine se gonflait sous les sanglots. La lame battait contre les rochers avec un bruit sinistre, l'écume blanchâtre s'engouffrait dans les crevasses avec un lugubre bouillonnement; c'était tout, et dans l'immensité noire, seule tranchait la masse montagneuse de la vague que le flux roulait sur les galets.

Et les heures passèrent, et pendant leur longue succession les échos de la grève retentirent d'horribles cris d'angoisse, de suprêmes appels de désespoir et d'agonie. Mais la mer ne rend pas ses victimes et la veuve ne devait plus revoir ses enfants.

Le lendemain, le flot rejeta sur le sable trois cadavres défigurés.

Mme Robert est seule au monde, mais elle ne veut pas croire à son deuil et sa voix déchirante appelle sans cesse les fruits de son amour. La malheureuse est folle de douleur.

LE PAPE.

Un correspondant fait le récit suivant d'une entrevue du Pape avec plusieurs personnes:

"Il y avait quatre jeunes filles romaines, deux dames florentines, et une vieille dame de Civita-Vecchia qui portaient des chapelets à faire bénir. Le Pontife s'est rendu au milieu de cette réunion seul, sans canne, svelte, florissant, sûr, presque jeune avec ce corps si vieilli, et souriant. Il s'est tourné vers les quatre jeunes filles et leur a demandé ce qu'elles voulaient. Une d'elles a répondu qu'elles étaient trois sœurs et une cousine, enfuies de la maison paternelle pour se faire religieuses et qu'elles avaient songé à recourir au Saint-Père pour qu'il leur fit ouvrir un monastère. Avec une bienveillante sévérité, Pie IX a répondu qu'elles avaient eu grand tort de fuir le toit domestique, que Dieu ordonnait avant tout d'obéir aux parents; que lui ne pouvait rien faire pour elles. Puis voyant que la jeune fille, étonnée de la réponse, était confuse, mortifiée et tremblante, il a ajouté en plaisantant: "Fuir, ah mes enfants, fuir! vous ne savez pas le péril que vous courez! Avec ce gouvernement vous ne savez pas que vous pouvez être liées aux pieds et aux mains par les gardes de la sûreté publique et reconduites à la maison?" Puis se retournant vers la vieille dame de Civita-Vecchia:—"Dites, madame, dites, est-ce que les bonnes demoiselles de Civita-Vecchia s'échappent ainsi?"

"Après cela, le Pape a appelé à lui un majordome et lui a ordonné de pourvoir à ce que les quatre jeunes filles fussent ramenées à leurs parents; il a béni les chapelets, salué toutes les personnes de la réunion et s'est retiré souriant comme l'homme le plus heureux de cette terre."

NOS GRAVURES.

L'EMBOUCHURE DU SAGUENAY.

Tous ceux qui ont visité les places d'eau du bas du fleuve reconnaîtront facilement cette merveille de la nature. Il n'y a pas à s'y tromper; on n'a qu'à regarder la roche blanche au centre gauche de la gravure. Le Saguenay, à ce point, à 1,000 pieds de profondeur, tandis que le Saint-Laurent à tout au plus 300 pieds de profondeur.

"LE MATIN."

Cette belle gravure est le chef-d'œuvre de Dietrich, peintre de paysage au dernier siècle. Ce peintre est de l'école flamande. Cette gravure, tant admirée autrefois, n'obtiendrait pas le même succès aujourd'hui. Elle ne peut être sainement appréciée que par les connaisseurs. Mais aussi, ceux-là s'accordent à dire que c'est un véritable chef-d'œuvre.

GROTTA.—Il paraît qu'une nouvelle grotte merveilleuse vient d'être découverte à un quart de mille de Gratz, comté d'Owen (Kentucky), par quatre citoyens de ce comté. Armés de cordes et de lampes, ils sont descendus en ligne perpendiculaire à la profondeur d'une quarantaine de pieds, se sont trouvés dans une salle de 30 pieds sur 15, l'ont traversée, puis se sont engagés dans un passage étroit aboutissant à une seconde salle de 60 pieds sur 30, d'où en franchissant un nouveau passage, ils ont gagné une troisième salle de 40 pieds sur 20. Après avoir examiné la grotte sur une étendue d'un quart de mille environ, ils n'ont pas jugé à propos de pousser plus loin pour cette fois. La hauteur de la voute était telle qu'ils pouvaient à peine la distinguer, leurs lampes ne donnant qu'une faible lueur; cependant, ils ont constaté l'existence d'une quantité de stalactites. L'entrée de la grotte est dans le lit de la rivière, et elle se prolonge sous les collines de Kentucky. Une exploration plus approfondie va être faite de cette cave naturelle, qui paraît avoir beaucoup de rapports avec la célèbre "Mammoth Cave" dans le même État.